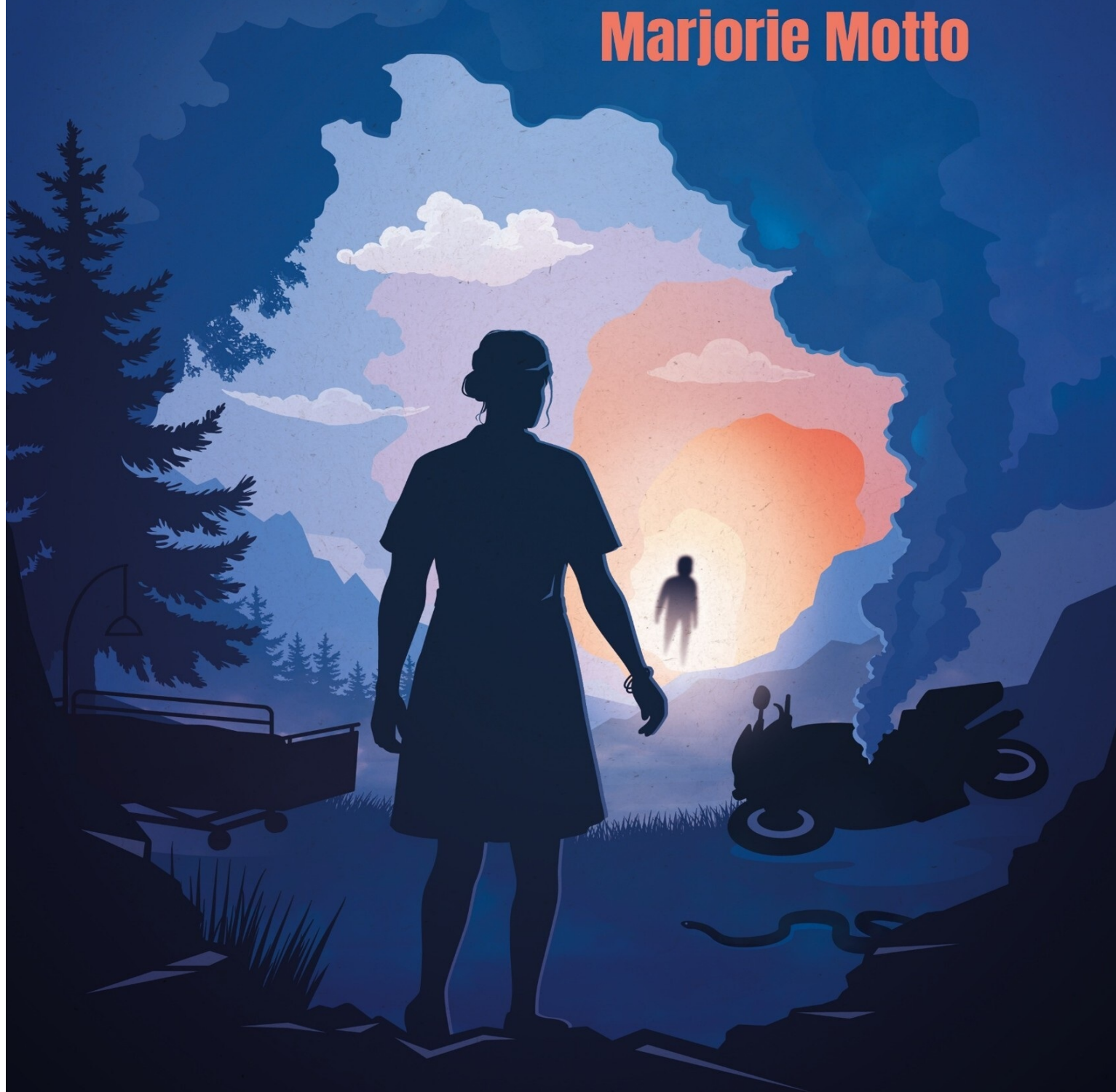


L'héritage de la couleuvre

Marjorie Motto



Marjorie Motto

L'héritage de la couleuvre

© Marjorie Motto, 2026

ISBN numérique : 979-10-439-1688-5

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Prologue

Asclépios n'est pas n'importe qui. Demi-dieu, fils d'Apollon, il est surtout un médecin renommé, grâce aux dons de guérison et de médecine reçus de son père. Mais aussi grâce à l'éducation fournie par le centaure Chiron.

Cependant, Asclépios a un problème : il doit guérir un jeune homme, malheureusement victime d'un assassinat. Ses pouvoirs de guérison ne lui permettant pas de ressusciter les morts, le demi-dieu Asclépios doit pourtant trouver une solution. Assis sur une roche, un bâton à la main, il réfléchit intensément à cette solution qui ne vient pas.

Soudain, un serpent surgit des hautes herbes et rampe vers lui, la gueule ouverte, menaçant. Redoutant la morsure fatale du reptile, Asclépios le frappe de son bâton et le tue.

Un deuxième serpent, une couleuvre, se présente alors et implore Asclépios qui s'apprête à la tuer également :

— Ne me tue pas, Oh fils d'Apollon ! Pourquoi me craindre ? Mon venin n'est pas dangereux pour toi...

— Tu es un serpent. Je te crains car par nature tu es fourbe et plein de ruse...

La couleuvre siffle son désaccord :

— J'ai aussi beaucoup de savoirs que tu aimerais sûrement connaître... Je peux t'être très utile dans ton usage de la médecine !

Asclépios agite son bâton pour tenir le reptile à l'écart.

— Serait-ce une nouvelle ruse de ta part, pour que j'épargne ta vie ?

— Qui sait... Veux-tu connaître mes secrets ?

— Oui. Prouve-moi ta bonne foi et je te laisserai la vie sauve ! réplique Asclépios, piqué au vif.

La couleuvre ondule vers le cadavre du premier reptile et y dépose un brin d'une herbe mystérieuse. L'instant d'après, son semblable revient à la vie et s'enfuit dans les hautes herbes, sans demander son reste.

Asclépios n'en croit pas ses yeux.

— Comment as-tu fait ça ? demande-t-il à la couleuvre.

La couleuvre lui répond :

— Depuis toujours, nous, les serpents, sommes mal perçus. Vous nous voyez comme des êtres perfides, à la morsure mortelle, des êtres porteurs de mort... Mais, vous ne prenez pas le temps de nous connaître tels que nous sommes réellement... Nous possédons le savoir : en nous insinuant dans les fissures de la

Terre, nous en connaissons tous les secrets. Nous connaissons les plantes médicinales et leurs vertus, ainsi que les mystères de la mort. Notre mue nous permet une renaissance permanente, que nous jalouent bon nombre d'autres espèces, qui rêvent de la jeunesse éternelle. Notre venin peut certes entraîner la mort, mais à petite dose, il peut également être un médicament...

— Tu essaies de me dire que vous apportez autant la guérison que le malheur ?

— À toi de voir ce que tu décides de comprendre de mes paroles...

Sur ces mots, elle disparaît à la suite de son congénère. Asclépios ne fait rien pour l'en empêcher, méditant ses propos. Puis, il se lève de son rocher, trouve l'herbe dont s'est servie la couleuvre, et l'utilise pour ressusciter le jeune homme.

Fort de ce succès, Asclépios s'empresse de renouveler l'expérience et la rumeur de ses exploits ne tarde pas à se propager par monts et par vaux. Malheureusement, cela n'est pas vu d'un bon œil par Hadès, dieu des Enfers. Les humains ne peuvent pas devenir immortels ! C'est contre nature ! Et très mauvais pour ses affaires...

Hadès fait part de cette aberration à Zeus, qui punit alors Asclépios pour avoir bravé les lois divines. Il le foudroie sur-le-champ. Alerté, Apollon intervient auprès de Zeus. Celui-ci lui accorde de placer son fils parmi les étoiles. Asclépios devient alors une constellation en forme de serpent.

Une autre version de cette histoire voudrait qu'Asclépios ait ressuscité le jeune homme avec le sang de la Méduse, une jeune femme dotée d'une chevelure de serpents ondulants.

Quoi qu'il en soit, dans une petite vallée du Péloponnèse, un grand sanctuaire a été érigé en l'honneur d'Asclépios, dieu de la médecine. De la Grèce entière, d'innombrables fidèles, porteurs de maladies en tous genres, viennent s'y recueillir dans l'espoir d'être guéris. La légende raconte qu'Asclépios apparaît dans leurs rêves sous la forme d'un serpent et soigne tous leurs maux.

Le bâton d'Asclépios, sur lequel s'enroule un serpent, aurait le pouvoir de guérir toutes les maladies. Les médecins l'ont d'ailleurs choisi pour emblème ; le fameux Caducée relate encore de nos jours l'histoire d'Asclépios et de la couleuvre.

1.

« Je jure par Apollon, médecin, par Asclépios, par Hygie et Panacée, par tous les dieux et toutes les déesses, les prenant à témoin que je remplirai, suivant mes forces et ma capacité, le serment et l'engagement suivant [...] »

Serment d'Hippocrate, traduit du grec ancien, IV^e siècle avant JC.

Mars 2022.

Je dévale le couloir aseptisé, telle une damnée fuyant les flammes de l'enfer. Mes pas résonnent, poursuivis par le martèlement de la pluie sur le toit qui leur fait écho, démultipliant ma fuite et semant le doute dans mon esprit. *Suis-je réellement suivie ou est-ce le fruit de mon imagination affolée ?*

Je risque un rapide coup d'œil par-dessus mon épaule. Personne. Je ne ralentis pas pour autant, garde le cap en direction du panneau lumineux vert indiquant la sortie de secours. Les longs revers de ma blouse blanche battent la cadence de ma course folle.

Je pousse la porte mais elle ne bouge pas. Je glisse un regard paniqué autour de moi, repère sur le mur à ma gauche un interrupteur coup de poing. Je balance mon poing au centre du boîtier et entends un déclic. Le lourd battant s'ouvre enfin sur la nuit noire, fouettée d'une averse glaciale.

Je me précipite à l'extérieur et trouve refuge derrière un conteneur. Mon cœur fait des saltos arrière dans ma cage thoracique, remonte jusqu'à mes tempes. À ma montre, il est 1 h 30 du matin. *Comment vais-je me sortir de ce merdier ?*

Tout en surveillant régulièrement l'ouverture par laquelle je viens de m'éjecter, je fais un rapide état des lieux de mes poches. Clés de voiture, portable, badge, OK. Adieu clés d'appartement, carte bleue et carte de transport.

Impossible d'atteindre mon véhicule stationné de l'autre côté du bâtiment et d'y récupérer les affaires que j'y ai laissées sans me faire repérer.

Je fais rapidement le tour de mes autres options. Prendre un taxi est exclu sans moyen de paiement, marcher sous cette pluie battante pour rentrer chez moi ne servira à rien car je n'ai pas les clés de mon appartement. La panique menace de m'envahir, une sueur froide dégouline lentement le long de mon épine dorsale. *Vite, vite, vite... Réfléchis bordel !*

Pour la deuxième fois de ma vie, je me sens en danger. J'inspire et expire longuement trois fois de suite. *Je m'en suis sortie la première fois, aucune raison que je n'y arrive pas cette fois-ci !* Mon cerveau repart enfin sur un mode de

fonctionnement normal et m'apporte une solution pour sortir de cette impasse : ma tante planque toujours une clé dans son cabanon de jardin. Elle sera certes, un peu surprise de me voir demain matin, mais je saurai trouver une explication à lui fournir. J'ai toujours ma chambre dans sa maison. *Mais, comment m'y rendre sans véhicule et sans argent ?*

Mes doigts fouillent avec urgence le journal d'application de mon téléphone. Je tombe sur un compte Uber dont j'avais oublié l'existence. Mon cœur bondit dans ma poitrine. Surtout ne pas m'emballer avant de m'être assurée que celui-ci est toujours actif.

L'appli mouline d'interminables secondes avant de me demander ma destination. Je tape l'adresse du domicile de ma tante et croise les doigts mentalement pour qu'un chauffeur soit dans les parages à cette heure tardive. *Bingo !* J'appuie sur l'unique petite auto blanche affichée à l'écran et scrute sa progression sur la carte. *Dix minutes avant son arrivée.* Je change de position pour tenter de m'abriter un peu mieux de la pluie, sans quitter l'écran des yeux. *Vite, vite, vite !*

Plus que deux minutes. Je lance un dernier regard à l'issue de secours et me risque à sortir de ma cachette. Évitions que le conducteur me prenne pour une dingue en surgissant de derrière les poubelles à son arrivée. Ma blouse blanche me donne une certaine crédibilité mais fait également de moi une cible facile, à la lumière des lampadaires. J'avance en rasant le mur, tentant de rester tapie dans l'ombre.

Je plisse les yeux entre les gouttes afin de ne pas louper mon sauveur. Je distingue alors deux petites lueurs qui s'avancent dans ma direction. J'accélère ma marche sous l'averse persistante. Les lueurs deviennent phares et une petite berline ralentit en arrivant à ma hauteur. Le chauffeur semble hésiter. J'agite mon smartphone, ouvert sur l'application, en guise de signal de reconnaissance. Le véhicule s'arrête et la fenêtre côté passager s'entrouvre légèrement.

— Bonsoir, Léane ?

Comment connaît-il mon prénom ?

Stop ta parano Léane, tu l'as renseigné sur l'appli ! J'avale ma salive, hoche la tête et réponds précipitamment.

— Oui, c'est moi.

Je lui présente mon badge comportant mon identité et mon statut d'interne à l'hôpital pour le rassurer. L'homme, qui semble à peine plus âgé que moi, descend du véhicule, moteur toujours en marche, pour m'ouvrir la portière arrière.

— Vous n’avez pas de bagages ?

— Non, je sors de ma garde et ma voiture est tombée en panne.

Heureusement, il ne me demande pas pourquoi nous nous retrouvons dans une ruelle déserte et non sur le parking de l’hôpital. Il ne me demande pas non plus pourquoi ma gorge porte des traces violettes de strangulation. Il se contente de fermer la portière derrière moi, sans un mot.

Il ne me demande pas non plus pourquoi, au moment de passer devant l’entrée de la morgue, je me jette en avant jusqu’à presque disparaître derrière le siège passager. À mon grand soulagement, il accélère même légèrement, sans rien me demander. Une dizaine de minutes plus tard, il me lance d’un ton amusé :

— Vous pouvez vous redresser, nous sommes sur le périph !

Gênée, je le remercie gauchement et m’installe plus confortablement sur le siège arrière. Je laisse passer une poignée de minutes, le paysage défile à vive allure derrière la vitre.

— Vous devez me prendre pour une folle...

Maintenant, il rit ouvertement.

— Pour une folle, non. Cependant, je ne serais pas surpris si demain j’apprends aux infos qu’il y a eu un meurtre à l’hôpital.

Il m’envoie un clin d’œil dans le rétroviseur, pour souligner sa boutade. Je lui adresse un rictus en réponse. Intérieurement, je ris jaune. Mon poulx s’affole de nouveau. Il continue de rire. La situation commence à devenir gênante mais, alléluia, nous sommes arrivés à destination. Je le remercie rapidement, m’extrais de son véhicule avant qu’il ait le temps d’en rajouter une couche.

Tandis que le jeune homme redémarre lentement, je passe le portail de bois peint qui n’est jamais verrouillé et me dirige vers la porte d’entrée de la maison, protégée par une marquise vitrée, pour donner le change. Mon comportement a déjà l’air louche, inutile d’en rajouter ! La nuit est froide, je serre les pans de ma blouse contre moi. Heureusement la pluie s’est un peu calmée.

Je fais mine d’introduire la clé dans la serrure, attends que la berline passe le coin de la rue et me précipite vers l’arrière du jardin pour récupérer les fameuses clés. Je lance une prière à n’importe quelle divinité de passage dans le coin, pour que cette soirée catastrophique s’achève bien.

Je tâtonne dans le noir pour trouver la poignée de la cabane de jardin, trébuche sur une brouette et étouffe un cri de douleur. Je serre les dents sans interrompre mes recherches. Enfin, mes doigts tombent sur le gant de jardin dans lequel sont habituellement cachés les doubles des clés. Dans ma précipitation, je manque de les faire tomber dans les ténèbres de l’abri de jardin mais, ouf, je les ai !

Je me hâte vers la porte d'entrée, l'ouvre fébrilement, me mords les lèvres. Par habitude, j'ai failli la laisser claquer derrière moi. Il ne manquerait plus que je réveille tout le monde à une heure pareille ! J'abandonne mes chaussures trempées dans l'entrée puis grimpe jusqu'à mon ancienne chambre, sur la pointe des pieds, pour ne pas faire grincer l'escalier.

Il est presque 2 heures du matin. L'adrénaline retombe, je suis éreintée et frigorifiée. Je dépose ma blouse au pied de mon lit et m'enroule dans la couette sans me déshabiller, par flemme et dans l'espoir de me réchauffer plus vite. Je ferme les yeux, enfin en sécurité.

Pour le reste, on verra demain.

2.

« [...] Je mettrai mon maître de médecine au même rang que les auteurs de mes jours, je partagerai avec lui mon avoir et le cas échéant, je pourvoirai à ses besoins ; je tiendrai ses enfants pour des frères, et s'ils désirent apprendre la médecine, je la leur enseignerai sans salaire ni engagement [...] »

Serment d'Hippocrate, traduit du grec ancien, IV^e siècle avant JC.

Trois semaines plus tôt.

Je suis installée en compagnie de Salomé, ma cousine. Notre table est envahie de tasses et d'assiettes aux teintes chatoyantes, de petits pains dorés et de confitures maison.

La profusion de plantes et les timides rayons du soleil de cette fin d'hiver nous chauffant agréablement les joues, renforcent cette impression d'oasis perdue au cœur de la ville. Le salon de thé appartient à Éva, ma tante et la mère de Salomé, nous y sommes donc un peu chez nous. La décoration contemporaine et tropicale laisse flirter l'intense bleu canard du mobilier avec d'imposants imprimés de feuilles de *Monstera deliciosa*.

Jouxtant la vitrine, cette place de choix nous permet de profiter du meilleur de l'endroit. Depuis nos chaises de bois sombre, nous disposons d'une vue dégagée sur la rue et la porte. Nous aimons, sans honte, scruter passants et clients innocents, nous amusant à imaginer, voire à réinventer leurs vies. Certes puéril, ce jeu nous fait beaucoup rire.

De trois ans ma cadette, Salomé est bien plus que ma cousine, elle est comme ma sœur. Littéralement. Éva et Franck, ses parents, m'ont recueillie lorsque les miens sont brutalement décédés. Éva venait tout juste d'accoucher de Salomé et nous a élevées toutes les deux, comme des sœurs.

Tout en reposant sa tasse, Salomé m'indique sans aucune discrétion un jeune homme solitaire, vêtu d'un jean trop grand et d'un pull délavé. Assis au fond de la pièce, il semble autant à sa place dans ce décor qu'un éléphant sur une piste de ski.

— Regarde celui-là, je suis sûre qu'il vient de se faire larguer.

Je pivote légèrement, fais mine de consulter le menu, que je pourrais pourtant réciter par cœur.

— Ah oui, il a les yeux bien rouges... Il souffre peut-être d'une allergie ?

— Cesse de voir des problèmes médicaux partout ! Regarde, il n'arrête pas de